Directeur de production : faire le film dans sa tête avant tout le monde



Dirprod at night.

On croit souvent que le directeur de production, c'est le type aux tableaux Excel. Celui qui dit combien ça coûte, combien de jours, combien de camions. C'est pas faux. Mais c'est un peu comme dire qu'un chef cuisinier, c'est quelqu'un qui allume des feux.

En réalité, le dirprod c'est la première personne à voir le film. Avant le chef op, avant les acteurs, avant le public. Parfois même avant le réalisateur, d'une certaine manière. Parce que quand il ouvre le scénario, il ne lit pas une histoire — il lit un problème à résoudre. Cent problèmes. Mille. Et il doit les résoudre tous dans sa tête avant que quiconque n'arrive sur le plateau.

Tout seul dans ton bureau, comme un dingue

Ça commence comme ça : tu prends le scénario, tu t'enfermes, et tu fais le film dans ta tête. Scène par scène. Tu les chronomètres, parfois en les jouant à haute voix, tout seul dans ton bureau, comme un dingue. Parce qu'entre ce qui est écrit

et ce que ça va réellement coûter en temps, en moyens, en énergie, il y a un gouffre. Et c'est dans ce gouffre que les budgets explosent.

Page 32, le scénario dit : « Mouvement de foule, Gare de l'Est. » Cinq mots. Le scénariste les a écrits en dix secondes. Toi, tu les lis et tu vois : l'autorisation SNCF qu'on n'aura jamais, les 300 figurants qu'on ne peut pas payer, la fermeture de gare qu'on ne peut pas obtenir. Alors tu te demandes : comment je fais cette scène sans Gare de l'Est et sans foule ? Quel hall d'expo, quel entrepôt, quel couloir de fac pourrait marcher avec le bon cadrage, les bons 40 figurants bien placés et un peu de fumée ?

Et ça continue, scène après scène, jusqu'au moindre accessoire. Ce couteau de boucher années 50 dont le scénario a besoin pour une scène de trois secondes — tu sais déjà quelle accessoiriste appeler parce qu'elle a fait des miracles sur un précédent film, qu'elle a un réseau de brocanteurs invraisemblable et qu'elle trouvera exactement ce qu'il faut pour trois fois rien.

C'est ça, le devis. C'est pas de la comptabilité. C'est un acte d'imagination.

Casser le film en mille morceaux

Une fois que tu as fait le film dans ta tête, il faut le casser en morceaux. Le transformer en puzzle. Chaque pièce doit être finançable : combien coûte ce décor, combien de jours pour cette séquence, quel poste technique peut être mutualisé avec un autre. Tu ventiles, tu répartis, tu arbitres.

Et le but du jeu, c'est que quand on réassemble toutes les pièces — le jour du tournage, puis au montage — elles donnent le meilleur film possible. Pas le film au rabais. Pas le film trop cher que personne ne financera. Le film juste, celui qui rend le réalisateur fier, le producteur solide, et les acteurs en confiance.

Le mot que le dirprod ne prononce jamais

Le dirprod ne dit jamais non. Enfin, presque jamais. Il dit « oui, mais ».

Le réalisateur veut une grue pour un plan-séquence sous la pluie ? « Oui, mais si on prend un Ronin stabilisé et qu'on fait le mouvement à l'épaule depuis la mezzanine, on a le même effet pour un cinquième du prix et on gagne deux heures. » Et ça marche, ce genre de proposition, parce qu'elle ne sort pas de nulle part — elle sort du film que tu as déjà fait dans ta tête. Tu as vu la scène, tu

as imaginé les alternatives, tu sais ce qui tient et ce qui ne tient pas.

Dire non, c’est bloquer. Dire « oui, mais », c’est ouvrir une porte que personne d’autre n’avait vue.



La baguette et le sac de voyage

Tu te souviens de cette scène dans *Merlin l’enchanteur* — le Disney de 1963 — où Merlin doit déménager ? Il sort sa baguette, marmonne ses formules, et tous les meubles, les livres, les chaudrons, la vaisselle se mettent à rapetisser et à rentrer sagement dans son petit sac de voyage. L’impossible tient dans un bagage à main.

C’est exactement le boulot du dirprod. Faire rentrer un film entier — avec ses décors, ses figurants, ses caprices, ses imprévus — dans une enveloppe budgétaire qui, au départ, semble toujours trop petite. Et comme Merlin, il le fait parce qu’il connaît les formules. Pas des formules magiques : des formules d’expérience.

Et quand tout dérape…

Quand tout dérape — et ça dérape toujours —, tout le monde se tourne vers le dirprod. L'acteur est malade, la météo fout le plan de travail en l'air, le décor n'est pas prêt.

Mais si tu as bien fait ton travail, personne ne panique. Parce que tu as prévu. La doublure est sous contrat. L'hôtel de secours est réservé. L'assurance est en place. Et le traiteur — ah, le traiteur — fait une cuisine tellement bonne que tous les énervements du matin se calment à midi devant ses assiettes. Ne sous-estimez jamais le pouvoir d'un bon déjeuner sur un tournage.

Le dirprod, c'est celui dont on ne parle pas quand tout va bien. Et c'est le premier qu'on cherche quand tout va mal. Si personne ne le remarque, c'est qu'il a parfaitement fait son travail.

Tout ça ne s'invente pas. Ça s'apprend. C'est exactement ce qu'on transmet dans notre formation ***Directeur de production pour le cinéma : les indispensables****. Prochaine session du 18 ou 22 mai 2026. Les places sont limitées — on travaille en petit groupe, comme sur un vrai film.*